

Le CAUSSE de la SELLE, un exemple de désertification rurale au XX^e siècle

Le premier recensement officiel répertorié sur la Commune date de 1836, à une époque où l'on n'est pas loin de l'optimum démographique constaté dans le village: l'économie vivrière locale alimente l'ensemble de la population en légumes frais (jardins), céréales, fruits, viande (basses-cours et troupeaux ovins, caprins et porcins), huile d'olive, vin, miel, sans compter les cueillettes (salades sauvages ou asperges, champignons, truffes, escargots,...), et le braconnage du gibier ou des poissons dans l'Hérault. Le surplus (ne parlons pas du superflu!) est assuré par les travaux annexes qui «agrémentent» l'année et permettent d'améliorer l'ordinaire: élevage des «manhans» pour les filatures de bas de soie (à St Jean de Buèges et Ganges), récolte (par les ruscaires) de l'écorce de chêne pour les tanneries, de la lavande pour les distilleries, fabrication de «verdet» (acétate de cuivre obtenu en faisant macérer du cuivre dans du vinaigre: c'est un puissant bactéricide),...: chaque famille vit de son travail sur le territoire communal, même si ce n'est pas dans le luxe!

De plus, un petit tissu «industriel» permet de subvenir aux besoins locaux de la population: 2 menuisiers, 4 tisserands, 2 meuniers, 4 cordonniers, 2 cabaretiers, 1 tailleur, 2 maréchaux-ferrants, 2 maçons, 3 couturières, 4 brodeuses... Cependant, pas d'industrie «lourde»: l'industrie drapière du «cadis» (étoffe de laine blanche pour les armées), les filatures familiales de soie et les verreries (à La Grange, à Bougette) ont disparu à la fin du XVIII^e siècle.

Les hommes sont essentiellement cultivateurs (94) ou charbonniers (30), mais aussi bergers (3), domestiques (8), fermiers ou régisseurs chez de gros propriétaires fonciers (9), voire même soldats (7). Il y a, bien sûr, un curé, mais aussi 5 instituteurs ou institutrices: de quoi faire rêver les syndicats enseignants actuels! Il y avait à l'époque 580 habitants (321 dans le village et 259 dans les mas), répartis sur 119 foyers: 315 hommes et 265 femmes; de quoi donner des soucis matrimoniaux aux garçons en quête d'épouse (4 garçons pour 3 filles)!!!

Tous les mas sans exception étaient habités par une ou plusieurs familles, parfois même surpeuplés (50 habitants à Bertrand, une trentaine à Encontre ou Gervais,...). Chacun d'eux avait son four...

Le recensement 1841 marque le peuplement maximal: 591 habitants en 116 foyers! (là encore, 332 hommes et 259 femmes: de quoi prévoir un exode masculin, le ratio passant à 3 garçons pour 2 filles...). Cela montre que la vie dans le village est, non seulement possible, mais de bonne qualité.

La prospérité (!) des habitants est établie sur la production agricole:

- 500 ha de terres cultivables fournissent grains et fourrages;
- 60 ha de vignes suffisent à la consommation locale et permettent même de vendre le surplus de production à l'extérieur; les cépages cultivés existent sur le plateau depuis toujours: cinsault, clairette, piquepoul, terret, muscat,...

- 40 ha de mûriers assurent la production d'environ 2 tonnes de cocons à soie à destination des filatures (chaque maison possède sa propre magnanerie, et la plus importante est celle du Bouys). Cette économie de la soie est à mettre sur le compte du Roi Henri IV qui l'a préconisée en 1599, en introduisant dans ses propres jardins des mûriers blancs, et en installant une magnanerie aux Tuileries sur les conseils du gentilhomme cévenol Olivier de Serres.
- 10 ha d'oliveraies, installées sur les terrains les plus pauvres, donnent l'autosuffisance aux caussenards pour la cuisine, l'éclairage et la fabrication de savon...
- La majeure partie du territoire (4000 ha) est, comme aujourd'hui, le règne de la garrigue: on y produit du bois de chauffage, du charbon de bois (dans de nombreuses charbonnières, toujours visibles) de l'écorce et des fagots de ramille pour les fours boulangers. Avec les résidus de coupe, on peut aussi transformer dans des fours (qui parsèment encore le paysage) le calcaire en chaux, vendu aux tanneries de St Jean et St Guilhem! La garrigue est aussi parcourue par de gros troupeaux ovins (plusieurs milliers de têtes) dont on tire de la viande, de la laine et des peaux. L'été, ces troupeaux transhument vers le Larzac...

On est typiquement dans une économie agro-sylvo-pastorale! Bref, le village exploite pleinement son territoire: la vie est belle!!!

A partir du milieu du XIX^e siècle cependant, la population ne va cesser de diminuer. Paradoxalement, il faut voir là une rançon du progrès... Avec l'amélioration des transports (routes modernisées, canaux, et surtout le développement des transports ferroviaires), de nombreuses productions, autrefois assurées par la population laborieuse de nos villages, vont être remplacées par des importations venues de loin à meilleur coût: finis les vers à soie, le verdet, l'écorce de chêne qui permettaient d'améliorer l'ordinaire et de faire bouillir la marmite lorsque de mauvaises conditions météo (gel, sécheresse, inondations) avaient amputé les récoltes. Les surfaces cultivées diminuent à l'avantage de la viticulture qui devient une monoculture... Le charbon de bois, concurrencé par la houille (le «charbon de terre») voit ses prix diminuer drastiquement...

C'est la crise!

Pour nos ancêtres, c'est «le début de la fin», et le commencement d'un interminable exode rural! Jusqu'à la Grande Guerre, la situation ne va faire qu'empirer: 576 habitants en 1851, 563 en 1856, 550 en 1861, 529 en 1866, 517 en 1881, 487 en 1886, 431 en 1891, 429 en 1906, et jusqu'à 366 en 1911.

Cette année-là, le village comporte 125 maisons dont seulement 98 sont habitées: en 60 ans, un quart des habitations ont été désertées!!! Et les mas subissent les mêmes effets: 50% d'entre eux ne sont plus habités que par une seule famille (Brunet, la Baume, Bougette, Merle, la Selle, le Bouys, le Moulin de Bertrand), quand ils ne sont pas purement et simplement abandonnés (la Grange, Lagast, les Limonières, Moustachou)! On note simultanément une évolution sociologique professionnelle: menuisier, tisserand, tailleur,... ont disparu du village, remplacés par de nouveaux

métiers «modernes» plus adaptés aux nouveaux modes de vie spécialisés dans un créneau d'activité: boucher, épicier, boulanger, facteur, cantonnier, coiffeur, ...même un employé des chemins de fer! Dans leur très grande majorité, les habitants sont d'origine caussenarde, comme toujours!

Il faut voir là les effets d'une crise économique majeure due à la monoculture de la vigne: après les catastrophes de l'oïdium (1851), du phylloxéra (1880) et du mildiou (1885), la replantation du vignoble se fait d'abord avec des cépages américains résistants mais donnant des vins de piètre qualité (clinton, noah, jacquez,...), puis en greffant sur des pieds américains des cépages très productifs (aramon, carignan, grenache, alicante,...), mais donnant des vins trop peu alcoolisés. L'importation massive de vins du Maghreb pour «couper» cette piquette aggrave encore plus la surproduction et provoque la mévente dont sortira la «révolte de 1907»... Sans compter la fabrication de vins «industriels»!

Et pourtant, le village n'a pas encore vécu son «chemin de croix»: la guerre de 1914! Cette dernière va laisser une trace indélébile au Causse, comme dans tous nos villages méridionaux, avec sa longue cohorte de «Morts pour la Patrie»...Que de tristesse, de profond sentiment de gâchis, devant ces générations sacrifiées...Uniquement des jeunes (ils seront 24, natifs, habitant ou travaillant au Causse), le futur de nos campagnes, qui se sont retrouvés dans un enfer (même pas «pavé de bonnes intentions») qu'ils n'ont surtout pas voulu, et auquel ils ne comprenaient rien (et dont beaucoup ne sont hélas pas revenus), qui leur a été imposé par des politiciens arrogants, «droits dans leurs bottes», bien à l'abri, eux, dans leurs ministères. Ce fut la saignée, la mise à mort de nos campagnes!

Le recensement de 1921 chute à 292 habitants (- 20% par rapport à 1911), avec dans le village 39 maisons inhabitées, soit 40% de plus qu'avant la guerre! Tous les hameaux se dépeuplent aussi (Brunet, Gervais, Bougette, le Moulin de Bertrand, Merle, la Selle, Marou, le Bouys ont moins de 8 habitants et ne sont plus occupés que par une seule famille). A partir de cette date, on va assister à un phénomène, jusqu'à présent marginal, qui va prendre une ampleur de plus en plus grande: la démographie caussenarde, largement déficitaire à cause de l'exode rural, va être soutenue par une immigration (nationale ou étrangère) de plus en plus importante. Par exemple, dans le recensement de 1931, sur les 265 caussenards (162 dans le village, et 103 dans les mas), se trouvent 73 personnes nées hors du Causse (plus de 25% du total!!!), dont 12 de nationalité étrangère. Quant à la proportion de travailleurs agricoles, elle chute: seulement 48 agriculteurs (-50% en un siècle!), et 3 «malheureux» charbonniers, alors que l'on voit apparaître de nouvelles catégories socio -professionnelles (électriciens, étudiants, retraités,... et même, c'est un comble au milieu de nos garrigues de chêne, un négociant en charbon): le «Progrès» arrive enfin sur le Causse, chassant les activités traditionnelles! De plus en plus fréquemment, les jeunes, suite à un service militaire qui les amène à la ville, ne reviennent plus au village: ils vont grossir la cohorte des citadins, parlent le français, travaillent à l'usine ou dans les administrations, et profitent des bienfaits de la civilisation triomphante (électricité, gaz de ville, tramways, grands magasins, cinémas,...) qu'ils ne sauraient trouver dans

leur misérable village de paysans où l'on ne parle toujours que l'occitan (lorsqu'il n'y a pas d' «étrangers», bien sûr: être rustre n'est pas synonyme d' impolitesse! et vice-versa d'ailleurs!...), et où le progrès n'a pas encore pénétré.

Et si la Seconde Guerre mondiale marque une pause dans cette évolution (on arrive plus facilement à se nourrir à la campagne qu'en ville, et l'activité des charbonniers va montrer un regain dû au manque de pétrole et de charbon), cette lente agonie va perdurer: 249 habitants en 1954, 184 en 1968, et 169 en 1975!

On «touche le fond»... Des nombreux mas, autrefois pleins de vie, ne restent plus que Bertrand, Brunet, Encontre, la Baume et le Vialaret: tous les autres sont abandonnés! Le Plan du Lac ne résonne plus des cris d'enfants, les parents ayant émigré vers la ville, où l'on peut encore survivre en travaillant... Ne restent plus que les «vieux», accrochés à leurs souvenirs, à leurs lopins de terre (de moins en moins cultivés, d'ailleurs: 10 agriculteurs seulement, et pas tous de première jeunesse, loin s'en faut!), et à un rythme de vie moins trépidant. A l'aube du XXI^e siècle, ils ne seront plus que 4, dont 2 venus de l'extérieur du village.

Pendant de très longs millénaires, la civilisation rurale a constitué le pilier sur lequel reposait la société. On y vivait (sans grand luxe, certes, mais avec quel plaisir!!!!) autour de la place, de l'église, du café. De nombreuses activités (vendanges, moissons, journées de grandes lessives à l'Hérault, transmission du levain entre quartiers,...) nécessitaient un travail en commun qui soudait la communauté villageoise. Mais l'activité agricole traditionnelle, celle de nos villages, faite de petites exploitations, n'est plus «rentable» (Oh! le vilain mot...que l'on utilise à tort et à travers, même pour des activités dont le but n'est pas d'être rentable, mais uniquement de servir le bien commun, telles l'éducation ou la santé!!! Mais cela nous entraînerait trop loin, sur les terrains fangeux de la politique et de l'économie mondialisée...). Cette dépréciation du travail de la terre va non seulement entraîner l'arrêt de l'activité agricole en elle-même, mais aussi la suppression de tout ou partie des infrastructures existantes, garantes de la vie communautaire: école, presbytère, bureau de poste, commerces... Quant aux spécificités «folkloriques» villageoises, elles sont elles aussi abandonnées (fête votive, aillade des bords de l'Hérault), et ne subsistent plus que sous forme d'excellents souvenirs pleins de nostalgie dans la tête des plus anciens. Dommage, car c'étaient de sacrés bons moments où la population entière participait à la fête dans la bonne humeur et l'entente mutuelle, malgré la forte présence de «rébroussiés» patentés, mais qui faisaient partie du paysage local habituel, et dont l'absence aurait rendu la vie insipide.

Et çà ne ferait pas de mal par les temps qui courent, où l'irrespect, l'incivilité, le «chacun pour soi», la chicane et le procédurier (quand ce n'est pas la mauvaise foi pure et simple) l'emportent sur le simple bon sens et la vie communautaire!!!

Entre la fin de la dernière guerre et l'étiage démographique du début des années 1970, les jeunes du Causse avaient pour nom Abric, Alibert, Allary, Arbieu, Arnal, Baljou, Bougette, Cammal, Carrié, Chaptal, Coulet, Doumergue, Dusfour, Gaucerand, Lalèque, Rocher, Rodier, Salvi, Vareilhes, Violla... Nés au Causse, de familles installées dans le village souvent depuis plusieurs générations, parfois même pour certaines

(Cammal, Dusfour, Lalèque, Vareilhes, Vialla) depuis au moins l'an 1600 (début des premiers relevés d'état civil paroissiaux), ils connaissaient parfaitement tous les autres habitants du village: leur identité, le lieu de leur domicile, leurs liens familiaux, leurs propriétés terriennes, ... C'est un «ancien monde» qui a disparu, et dont je suis nostalgique (mais j'ai une excuse imparable: c'est celui de ma jeunesse).

Il a été peu à peu remplacé par un «nouveau monde» fait de néo-ruraux, anciens citadins venus chercher au Causse l'espace, le bon air et la tranquillité qui leur manquait tant en ville... C'est ainsi que nous atteignons actuellement la barre des 400 habitants.